

Au jardin d'Eden

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les *remueurs*! ce nom dans mon âme frappée, Je l'avoue excitait les plus vives frayeurs.

Enfin, à tout hasard, muni de mon épée, Je me rends au salon... Glaces, écrans, flambeaux, Fauteuils et canapés, commodités et bureaux, Tout était culbuté. « Mon Dieu, dis-je en moi-même, Ce n'était point en vain que, dans ma crainte extrême, Un noir pressentiment venait me tourmenter : La maison est pillée, il n'en faut plus douter! »

Puis, passant du salon à la pièce voisine, Par le bruit attiré j'arrive à la cuisine.

Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis ?

Le croiriez-vous, messieurs ? la dame du logis, La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse. Une coiffe de nuit couvre sa blonde tresse ; Sa robe est retroussée et sous un court jupon D'un bas bien étiré brille le fin coton ; Du plus vif incarnat sa joue est enflammée ; De sa gauche elle tient, elle agite un torchon, Et du balai poudreux dont sa droite est armée, Elle ordonne, elle suit les vastes mouvements Qui font gémir ces murs jusqu'en leurs fondements.

— Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée, *Ebaragnez* ici, jetez là du *resson* ; Avec cette *panosse* écorez ce *pochon* ; Prenez ce pot de *greube* et trempez ces *pates* ; Enlevez des *tablas* ces *petolles* de *rates* — A l'autre : Eh bien ! voyons, sans tant *patenocher*, Rangez-moi ce *péclet* que je vois *brelancher* ; Reclouez ce *tileau* qui va tout de *bisiquie* ; Et vous, Jeannette, allons, pour vous *émoustiller*, Sur cette *pétrissoire*, il faut vous *aguiller*...

Bon ; d'un coup d'*époussoir* ôtez ces *rauferies* ; Près de ce *benaiton*, que vous-je *bambiller* ? — C'est un *guindre* entouré d'un tas de *trueries*. — Suffit, redescendez ; *avantez* ce *coissin* Cette *casse* est gâtée, il faut chez le *magnin* La porter ce *lanbot* ; ah ! l'ennuyer *négocier* ! Tout devrait être fait depuis que je *bragasso*, Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain...

Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse : — Ah ! monsieur, pardonnez si dès le grand matin, Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*, Tout est *ecalabré*, mais j'ai les *remueurs*... A ces mots, la gaieté succède à mes frayeurs ; En contant à Fanny ma *burlesque* épouvante, J'excite un ris léger sur sa bouche avenante, Puis je cours, tout joyeux, rengainant mon fer nu, Achever à loisir mon somme interrompu.

GAUDRY LE FORT.

Au jardin d'Eden. — Voilà deux jours déjà que s'y pressent les Lausannois et qu'on y accourt de tous les coins du pays. Jamais *exposition d'horticulture* ne réunit plus de merveilles, disposées avec plus de goût, dans un cadre plus splendide. Ici, pas la moindre hésitation ; les visiteurs sont unanimes dans l'expression de leur contentement, de leur admiration. Et si vous leur demandez ce qui leur a plu le mieux, ils répondent invariablement : Tout !

Et c'est bien ça, allez ! Ce qu'il y a de mieux à l'exposition de Monthenon, c'est... c'est *tout* !

On courieu qu'a bouna leinga.

N'è pas du houa que lài à dâi courieu dein lo mondo, que sâi dâi fenne àobin dâi z'hommo, et l'è 'na maladi que lài dâi *incurabla*, prâo su que l'è po cein qu'on ne pâo pas s'ein d'érablouna. Et pur que s'on s'è trâove d'è couète cliaiu cor, vo trossant la tita avoué tot cein que no demandant, qu'on n'a pi lezi de dere « papet » eintre dou Lè dzein vo d'iant que l'è Eve que l'a z'uva la première, cliaiu *tiuriosità*, et destra forta oncora, du que l'a messa à tote s'è felhie ; l'ira onna maladi que s'è ramasse, et ma fâi, vo sède prâo : lè z'hommo l'ant volliu allâ trâo pri et quauque z'ons l'ant z'uva assebin.

Ein avâi ion pè Riô... — mè rappelo pas mè de quin Riô — que l'avâi lo sobriquet de Founet. L'avâi on mor poueintu, dâi z'orollie asse groche que cliaiuque dâi bourrisquero, dâi gets quemet dâi falot de pousta ; grand nâ, minçolet, po pouai founa pertot. L'étâi pardieu bin batsi, câ dein tote lè serraille fourrâve son nâ, contre ti lè galandazo pliaquâve s'è z'orollies,

dè couète tote lè bornette on vayâi s'è gros gets. Avoué cein forta leinga. Se l'avâi z'u on bocon mè de cabosse, n'arâi frêma que ci tadié étâi ion de cliaiu minna-mor de pè lo tribunat. Savâi tot cein que s'è passâve : se la Luise bou-dâve son hommo, se Sami frequeintâve adî sa Sabine, se la Julie l'avâi zu son boun'arni, se la Marienne bèveissâi adî ein catson, et quand cougnessâi oquie, s'è dèpâsive de lo taboussi, tant que binstout lè z'agasse lo bouêlâvant desso ti lè dêtâi dau velâdzo.

On coup l'a èta attrapâ. Diab' einlèva se n'ètâi pas bin fâ !

L'avâi apèçu que la sadze-fenna ètâi z'uva vè la Jeannette de la Fordze d'avau. Adan ie va po fère asseimblieint de fourgonna à l'einto de la fordze, ma n'îre rein que po savâi se lo tire-mondo aminnerâi on valet âo bin onna felietta. Ma fâi s'eimpacheintâve on bocon et va âovri la porta dau pâlo ein faseint état d'è dè-mandâ on'uti à eimprontâ. Mâ lo martsau que s'è mousâve prâo cein que voliâve ci l'acutaire, lo laissa pas passâ lo pas de porta et vint lài r'èpondre à l'allaie. S'ein va, ma pas on quart d'haora apri, m'einlèvâi se ne repassâve pas son mor de tsin po dere que rapportâve l'uti.

— Atteinds-tè vâi, s'è peinsè d'insè le martsau, vu prâo tè bailli, assoutsâre de la mè-santce ; te sari bin attrapâ. Revin lài pi !

Adan, ie va preindre dou galès petits cafons dèzo sa gouda, lau z'attatse à tsacon onna bèguina po catsi lè z'orollie et lè cutse bin adrà dein on bri.

Duve menutes apri, Founet r'arrevâve.

— Lo poustellion a-tè passâ ? que fâ âo martsau qu'îre saillâ et que restâve dèvant l'ottô.

— Na.

— A propou, è-te on valet âo bin 'na fellie ?

— L'è dou besson, vin vâi vère.

Lo fâ eintrâ dein lo pâlo d'amon iò l'avâi met lo bri, âovre on bocon lè rideaux, iò l'irant lè dou caion, que couclhivant doûta lau bèguine avoué lau piaute et que fasant dâi mene de caïen.

— Vouâite-vâ ora, quemet sant galé, que lài dit ein riseint, tandu que l'antro ètâi tot motset dau tor qu'on lài avâi djuvi.

— San-te galé, mè valets, oi âo bin na ? Ha... a... a.

— Eh ! mè peinsè, repond Founet que retrovâve sa leinga, san tot plliein galé, et pu que te pâo pas lè renyl, câ resseimblant trâo à lau père z'et mère.

MARC A LOUIS.

L'heureux homme ! — Un capitaliste sentant approcher sa dernière heure fait appeler un pasteur.

— Recueillez-vous, mon frère, lui dit l'ecclésiastique. Vous allez comparaître devant le tribunal de Dieu, où vous aurez à répondre de vos mauvaises actions...

— Oh ! celles-là, interromp le moribond, il y a beau temps que je les ai vendues !...

Privilégiée. — Je suis bien contente de ne pas savoir l'allemand, disait, l'autre jour, une fillette.

— Et pourquoi ?

— Parce que si je parlais l'allemand, je ne me comprendrais pas.

Un homme qui sera pleuré. — Je viens de faire mon testament, disait à quelqu'un M. Ernest P... J'ai légué toute ma fortune à ma femme, à la condition qu'elle se remariera tout de suite. De cette façon, je suis sûr qu'il existera au moins un homme qui regrettera ma mort.

Coûteuses rencontres.

Un de nos docteurs s'étonnait du silence prolongé d'un de ses meilleurs clients.

« C'est curieux, pensait-il, voici bientôt un an que ce vieux pot cassé de R... ne m'a pas fait demander. Jamais encore il n'est resté si longtemps sans souffrir d'un bobo plus ou moins imaginaire. »

Il y a deux mois, il rencontre son infidèle client.

— Hé ! bonjour, mon cher monsieur R..., et puis, comment va ?

— Toujours parfaitement, comme vous voyez. Lundi, cependant, à la suite d'un souper un peu trop copieux, j'ai éprouvé quelque pesanteur d'estomac.

— Diable ! diable ! fait le médecin, ne plaisez pas ; avec votre tempérament, ceci peut devenir sérieux... Ménagez-vous ; croyez-moi, ne mangez pas trop.

— Merci, docteur, je suivrai vos conseils. Au revoir ; mes respects à madame, s'il vous plaît.

Ils se quittèrent.

Quinze jours après, nouvelle rencontre ; nouveau dialogue.

— Ah ! voilà ce cher M. R... Enchanté de l'heureux hasard, fait le médecin. Eh bien, avons-nous suivi l'ordonnance que je vous ai prescrite ?

— Quelle ordonnance ?

— Vous savez bien, il y a quelque temps, je vous ai dit de vous ménager, d'être modéré dans vos aliments.

— Ah ! c'est vrai !... j'avais oublié. Ma foi, docteur, c'est égal, je me porte comme un charme.

— J'en étais sûr. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Lundi, M. R... eut quelque surprise en recevant un petit compte de vingt francs pour deux consultations.

Jeudi, M. R... aperçoit son docteur qui venait à lui, la mine souriante et la main tendue, pour lui demander des nouvelles de sa santé, sans doute.

A cette vue, M. R... passe vivement sur l'autre trottoir : « Je me porte bien, docteur, je me porte parfaitement bien, merci ! »

Nous découpons l'avis suivant dans le *Journal de Morges* :

AVIS

Madame Requet née Blanc, 10, Grande Rue, demande une cheminée pour fumer les mauvaises langues qui causent sur son compte.

Le **Grand cirque national suisse** a débuté hier soir, le jour même de son arrivée. Il y avait foule. On aime les cirques, à Lausanne, les bons et beaux cirques, entendons-nous. Or, le *Cirque national suisse* a la juste réputation de tenir l'un des premiers rangs parmi les établissements semblables. Voilà pourquoi son succès est partout assuré et pourquoi il fait salle comble à chaque représentation. Il n'en faut pas plus pour entraîner le public.

Et malgré tout cela, le *Kursaal* ne désemplit pas.

— Comment cela se fait-il ? demandez-vous.

Hélas, c'est tout simplement que les spectacles de Bel-Air sont si variés et, dans ce moment-ci, particulièrement, si intéressants, qu'aucun ne croit devoir se refuser ce plaisir, sous prétexte que, la veille, il est allé au cirque, le matin, à l'Exposition des Beaux-Arts et, l'après-midi, à l'Exposition d'horticulture.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.